

Le miracle

Sur les hauteurs du mont Palatin, le palais de l'empereur était chauffé à blanc par les rayons du soleil brûlant.

Dans le *dormitorium*, Claude, le vieil empereur, était couché.

Son cou était glabre, ses cheveux lui tombaient en désordre sur le front. Le sommeil l'avait gagné, lui aussi, et il n'avait pu attendre la fin du repas. À table, la dernière bouchée lui avait glissé des mains et ses yeux avaient commencé à se fermer. Ses convives, qui pendant quelque temps avaient plaisanté avec lui en le bombardant d'olives et de noyaux de dattes, l'avaient finalement transporté dans la chambre à coucher.

À présent il commençait à s'éveiller.

Le sommeil avait été si doux que sa bouche en bavait. «Voilà un bon petit somme», fit-il en regardant autour de lui. Personne n'était présent dans la pièce. Une mouche, simplement, bourdonnait ça et là, qui se posa sur sa tunique¹.

L'insecte remonta le long de son bras puis s'installa sur son nez. Il ne le chassa pas. Il marmonna quelque chose tout en claquant la langue, ses lèvres remuèrent. Cette petite mouche insolente, qui était venue se poser sur un brave monarque, lui plaisait.

Mais il sentit qu'il avait soif.

¹ *Tunica*, en latin dans le texte – vêtement de dessous, en toile ou en laine, doté d'une ceinture, qui descend jusqu'à mi-genou.

«Holà! fit-il. De l'eau, qu'on me donne de l'eau.» Puis il bâilla.

Il attendit quelque temps, patiemment. On ne vint pas.

Alors, forçant un peu la voix:

«De l'eau, qu'on m'apporte donc de l'eau!»

Personne ne bougea.

Aucun esclave n'était à son service. Ces dernières années, Agrippine son épouse l'avait peu à peu privé, sans qu'il s'en aperçût, de sa garde prétorienne, de ses troupes et de son escorte personnelle. Claude s'était résigné à cette nouvelle situation. Il errait seul dans le palais, pas même insatisfait, s'occupant uniquement de ce qui tombait sous son regard. Sa mémoire s'était tellement affaiblie qu'il ne se souvenait plus des événements passés.

Personne ne s'étant présenté à ses appels réitérés, il oublia ce qu'il avait demandé. Il regarda les murs, les tentures, le sol. Songea ensuite aux pâtés, aux vins, aux figues de Libye et aux faisans, au cocher et à son fouet. Il se mit à rire tout seul, jovial comme à son habitude. Puis tout cela ayant également fini par l'ennuyer, et rien d'autre, à strictement parler, ne lui venant à l'esprit, il s'écria:

«J'ai soiff – chantonna-t-il – soiiiiiff!»

Un jeune homme svelte entra, il avait à peine dix-sept ans.

Son visage rose et doux était encadré par une chevelure blonde peignée sur le front à la façon des jeunes garçons. Il arrivait de l'extérieur, encore ébloui par la clarté du jour, et fit quelques pas mal assurés dans la pénombre, car il était myope aussi. Un voile rêveur flottait dans son regard bleu.

«Tu as réclamé de l'eau? demanda-t-il en clignant des yeux.

– En effet, mon agnelet, fit l'empereur en levant son regard vers lui.
Un peu d'eau.»

Claude prit soudain conscience que c'était son fils adoptif qui se tenait devant lui, le jeune prince.

Il s'en réjouit.

Celui-ci était pour ainsi dire le seul être, dans le palais, à qui il pouvait parler, les autres ne faisant guère attention à lui. Le jeune prince prenait ce vieillard en pitié, affichant d'autant plus son affection qu'il voyait avec quelle dignité tenace ce vieillard abusé faisait face aux railleries dont il était l'objet. Et puis il avait appris avec lui nombre de choses intéressantes sur l'histoire des Étrusques à laquelle, jadis, Claude avait consacré un ouvrage. Il prenait plaisir à l'écouter sur ce thème.

L'empereur lui saisit la main et le fit asseoir près de lui sur le lit de table. Il le complimenta pour ses cheveux qui lui tombaient en boucles longues et abondantes, pour sa toge et sa musculature. Il lui palpa ensuite le bras, mais avec décence, l'empereur n'ayant aucun goût pour les garçons. Il ne parlait généralement que de lui, à bâtons rompus, passant du coq à l'âne, évoquant tout ce qui lui passait par la tête, lui faisant des promesses et le portant aux nues.

Soudain, faisant irruption derrière une tenture, l'impératrice apparut; elle semblait être toujours et partout présente, surgissant à l'improviste dans n'importe quelle salle du palais. Elle s'arrêta devant le lit.

Agrippine était encore une femme superbe. Grande et bien en chair. Dans son regard fulguraient les doux péchés des années vécues. Elle avait une bouche volontaire, un tantinet virile. Le visage pâle.

«Vous êtes là?», demanda-t-elle surprise en les dévisageant l'un et l'autre avec irritation.

Claude et Néron savaient ce que cela signifiait. L'impératrice n'aimait pas beaucoup les voir ensemble. Elle avait obtenu, difficilement, que Claude renie son fils, Britannicus, et qu'il adopte Néron, et les trois années passées depuis lors n'avaient été qu'une lutte continuelle. L'entourage de Britannicus s'organisait. Agrippine craignait que Claude ne revienne sur son engagement et qu'il se rétracte n'importe quand.

Pendant un instant cette pensée lui traversa l'esprit. Que pouvaient-ils bien se dire tous les deux ? Son fils, elle le connaissait. Il était insensible au pouvoir, préférant s'occuper de ses livres. Elle le toisa sévèrement, la bouche frémissante de colère. Il allait tout compromettre.

C'était le bon moment. Personne ne se trouvait dans le palais. Narcisse, l'affranchi favori de l'empereur, collé en permanence à ses talons, était parti pour Sinuessa;² Polybe, Felix, Posidès, les hommes de l'opposition, étaient absents. Inutile de traîner davantage.

Elle fit quelques pas vers lui.

Claude fit un bond. Il piétina dans tous les sens, il aurait voulu se cacher quelque part.

Néron, qui s'était aperçu de son trouble, se tourna vers les gardes du corps escortant l'impératrice.

² Ville située sur le bord de la mer Tyrrhénienne (près de l'actuelle Mondragone, en Campanie).

«L'empereur a demandé à boire», fit-il.

L'un des gardes fut prêt à obéir, mais Agrippine l'arrêta d'un geste.

«Je m'en occupe», lança-t-elle.

Elle revint rapidement, apportant de l'eau dans une écorce de courge³ qu'elle tendit à son mari.

Claude, à peine eût-il porté le breuvage à ses lèvres, s'effondra de tout son long sur le sol de marbre.

«Que se passe-t-il? demanda Néron.

– Rien», répondit Agrippine avec calme.

Néron regarda l'écorce de courge gisant à terre sur le marbre. Puis il regarda sa mère. Avec une horreur muette.

«Mais il est en train de mourir!, fit-il.

– Laisse-le.» Puis elle saisit la main de son fils.

L'homme étendu ne se relevait pas. Son cou gras et rouge avait blêmi et sa bouche cherchait à aspirer l'air convulsivement. Ses cheveux étaient trempés de sueur.

Néron, avec agitation, se pencha vers lui, pour au moins cueillir sur ses lèvres l'ultime respiration, le souffle qui s'arrête, l'âme qui prend son envol.

«*Ave*, s'écria-t-il selon les rites, *ave*, s'écria-t-il encore une fois comme à quelqu'un qui prend congé.

– *Ave*», fit la mère narquoise.

Le corps ne bougeait plus. Néron attendit quelques instants. Puis, se prenant la tête entre ses deux mains, il voulut s'échapper en courant.

«Reste ici», fit la mère qui s'était maintenant redressée.

³ Allusion ironique de Kosztolányi au pamphlet de Sénèque contre Claude, l'*Apokolokyntose*, la «Métamorphose en courge», rédigé en 52.

Elle aussi était blême, comme le mort.

«Était-il malade? demanda Néron.

– Qu'est-ce que j'en sais.

– Je crois qu'il était malade», bredouilla le jeune homme comme pour chercher une excuse à ce qu'il avait vu.

Agrippine prit des dispositions. On entendit résonner sa voix dans le couloir.

«Qu'on ferme à clé toutes les portes! Où est Britannicus? Et Octavie? Où sont-ils?

Des soldats s'activaient en tous sens, des glaives tintaient. L'impératrice fit conduire le prince Britannicus et Octavie, épouse de Néron depuis un an, dans un appartement où elle les fit enfermer.

Néron demeura dans la pièce.

Il observait la mort, dans toute sa simplicité.

Le corps ne remuait plus. Comme s'il ne faisait plus qu'un avec le sol, avec tout ce qui l'entourait; son visage avait pâli, peut-être de frayeur, ses oreilles étaient froides comme le marbre, son nez s'effilait; seule sa chevelure, son épaisse chevelure grise était restée sans changement, ainsi que ses sourcils qui s'arquaient avec un calme et une indifférence inquiétante au-dessus de tant de secrets.

Néron resta un long moment tout aussi immobile. Il n'avait encore jamais vu personne mourir. N'en avait entendu parler que dans les livres.

Il en resta ébahi comme devant un miracle. Le miracle unique, plus impénétrable encore que la naissance.

Il resta encore près du corps, même lorsque les *pollinctores* arrivèrent pour le laver, l'enduire d'huiles et d'onguents puis le revêtir d'une tunique de toile. Un statuaire versa de la cire brûlante sur le visage froid pour préparer le masque funèbre.

Dès lors le palais fut assombri par des rameaux de sapin; des branches de cyprès jonchaient les *vestibula*.⁴ Les licteurs⁵ montaient la garde, faisceau de verges et haches en or à la main ; les murs furent aussitôt recouverts de noir. Les meilleurs artisans du service funèbre étaient à l'œuvre. On entendait des lamentations à toutes les portes, des soupirs et des chuchotements. Les prêtresses invoquaient Vénus Libitine, la déesse de la mort.⁶

Le mort fut étendu sur un lit.

«Que regardes-tu ? s'écria la mère. Il est mort, c'est terminé.»

Agrippine lui saisit les bras de ses deux mains puissantes et le fixa de ses grands yeux:

«C'est toi qui prononcera l'oraison funèbre.

– Moi?» Il soupira.

«Sur le Forum.

– Mais...

– Sénèque le rédigera.

– Mais je ne sais pas parler en public.

– Tu le déclamera. À haute et intelligible voix. Compris?»

Néron en eut le souffle coupé.

⁴ Espace ouvert allant de la rue au portail d'entrée.

⁵ Escortes chargés de protéger les magistrats et d'exécuter leurs décisions (au moyen du faisceau de verges ou de la hache).

⁶ En réalité Libitina (et non Vénus), déesse des funérailles.

Le jour des funérailles, on amena le mort sur le Forum. Du *rostrum*,⁷ Néron, ému, prononça l'oraison funèbre. À trois reprises, les gardes prétoriens défilèrent devant le catafalque.

Cinq mille attelages battaient la poussière. Le cortège était si long qu'il était impossible d'en percevoir la fin. Des chevaux hennissaient, des piétons s'affairaient, des pleureuses se lamentaient en se griffant le visage jusqu'au sang, les esclaves affranchis apportaient à bout de bras des statues et des portraits du défunt, des acteurs imitaient les rôles de la mort, et les bouffons funéraires et autres amuseurs publics mimaient la mort en louchant avec force grimaces, laissant éclater de gros rires sonores sur leur passage ; toutes sortes d'instruments de musique retentissaient, cor, tambour, harpe, flûte, des milliers de flûtes, qui faisait trembler l'air dans un insupportable fracas. Ensuite les prêtres aspergèrent la foule avec de l'eau, puis distribuèrent des rameaux d'olivier en signe de paix.

L'empereur Claude, instantanément, fut élevé au rang d'un dieu.

⁷ Les Rostres, ou Tribune aux harangues, pour les orateurs.